



**HAL**  
open science

## Avant-propos

Frantz Grenet

► **To cite this version:**

| Frantz Grenet. Avant-propos. Cahiers d'Asie centrale, 2013, 21/22, pp.15-17. hal-03879186

**HAL Id: hal-03879186**

**<https://hal.science/hal-03879186>**

Submitted on 30 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Avant-propos

Frantz Grenet

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asiacentrale/1589>

ISSN : 2075-5325

### Éditeur

Éditions De Boccard

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 15-17

ISBN : 978-2-7018-0347-0

ISSN : 1270-9247

Ce document vous est offert par Collège de France



### Référence électronique

Frantz Grenet, « Avant-propos », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 21/22 | 2013, mis en ligne le 05 septembre 2014, consulté le 30 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1589>

---

## AVANT-PROPOS

C'est, pour le directeur-adjoint de la DAFA que je fus et pour l'archéologue de Samarkand que je suis toujours, un grand honneur que d'être appelé à introduire en quelques mots le riche volume préparé sous la direction si attentive de Julio Bendezu-Sarmiento, un archéologue représentatif de cette nouvelle génération à laquelle la mienne travaille dès maintenant à passer la main.

C'est un tour de force que d'avoir réussi à coordonner, par cet ensemble de trente-trois articles, un panorama aussi complet des recherches archéologiques menées par des équipes françaises ou à large participation française depuis deux décennies, c'est à dire depuis les indépendances des républiques d'Asie centrale. Leur activité s'est exercée sur toutes les périodes depuis le Paléolithique jusqu'à l'Islam pré-mongol, et dans la quasi totalité des régions historiques. S'y trouvent représentées, à fort peu d'exceptions près, toutes les grandes oasis où s'est développée la vie urbaine depuis au moins l'âge de fer, tableau que canonisait déjà au sixième siècle avant notre ère la liste des « pays aryens » de l'Avesta : le Khorezm, la Sogdiane centrale (Samarkand), occidentale (Bukhara) et méridionale (Shahr-i Sabz, le Surkhan-darya), la Margiane, l'Arie (dont relevait Ulug dépé), la Bactriane occidentale (Bactres) et orientale (Hulbuk), la région de Kabul, les « Sept rivières » de l'Inde du Nord-Ouest, le Haut Indus. L'Arachosie et le Sistân actuellement inaccessibles à la reprise des recherches manquent au tableau, mais les résultats des fouilles anciennes sont évoqués en liaison avec le matériel du Balochistan. Les déserts, les passes montagneuses porteuses de l'immense information des pétroglyphes, ne sont pas non plus ignorés. Les liens intellectuels et personnels existant entre toutes les équipes à l'œuvre se manifestent à chaque page, tandis que d'autres rapprochements ne tarderont pas à se faire jour. Pour citer un exemple, plusieurs traits du palais de la première capitale du Khorezm, Akchahan-kala (site auparavant connu sous le nom de Kazakly-yatkan) où fouille actuellement la mission karakalpak-australienne ne peuvent pas ne pas évoquer le « bâtiment A », apparemment de même époque pré-kouchane, que présente ici la mission de Termez : les propylées encadrées par deux chambres à feu, les longues salles à banquettes et décor mouluré, ceci dans un site qui était lui aussi le siège d'une royauté - sinon celle du jeune empire kouchan, à tout le moins celle du *yabghu* rival de Gaofu dont les sources chinoises situent explicitement la capitale à la Termez (*\*tah-mlit*, en bactrien Tarmid). Un autre cas de découverte récente rejaillissant sur l'interprétation de monuments très lointains est celui de la citadelle d'Ulug dépé qui vient réhabiliter le paradigme mède, cher à l'école archéologique de Saint-Pétersbourg, à Roman Ghirshman et aux fouilleurs des forts du Zagros, mais qu'on avait cru pouvoir enterrer un peu hâtivement en 2003.

Cette archéologie présentée ici, pour « française » qu'elle soit, n'est certes pas « franco-française », ce qui sur aucun plan (scientifique, administratif, financier) n'aurait de sens en ce début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle. Toutes les missions sont en coopération avec les équipes locales et presque toutes font appels à des collaborateurs d'autres pays européens. Il n'en reste pas moins que l'héritage de la DAFA, où se sont formés les directeurs des missions ici représentées, ou bien, pour nombre des jeunes, les directeurs de leurs thèses, confère une unité indéniable à ces contributions. L'autre grand héritage est évidemment celui de l'école archéologique soviétique d'Asie centrale, dont les équipes des républiques indépendantes sont les dignes continatrices. La DAFA n'avait pas attendu la *péréstroïka* pour la connaître et l'apprécier à sa juste valeur, y compris par des contacts humains aussi directs que le permettaient alors les circonstances. Je ne me lasserai jamais de rappeler que Paul Bernard faisait obligation d'apprendre le russe à tous ses collaborateurs d'Aï Khanoum qui désiraient poursuivre dans la voie de l'archéologie centrasiatique. Il n'y a qu'en France que dans les années 1970 et 1980 l'on soutenait des thèses d'archéologie très largement fondées sur les matériaux publiés en URSS. Si les archéologues français eurent la part essentielle dans les années qui virent l'ouverture aux missions étrangères des sites encore soviétiques, ce ne fut pas par hasard.

Est-ce à dire que ce dynamisme ne comporte pas quelques faiblesses, ou tout au moins quelques motifs d'inquiétude ? Il y en a, que ne dissimulent pas l'Introduction au présent volume et plusieurs autres auteurs. Le plus visible est la dispersion institutionnelle : trois équipes du CNRS ont l'Asie centrale pour objet exclusif ou important, ce qui est encore raisonnable, mais en réalité, si l'on fait le compte de tous les intervenants, on relève 69 rattachements répartis entre quantité d'équipes, d'universités et de musées. À voir la masse d'innovations méthodologiques, d'efforts de terrain, de résultats factuels et d'enrichissements patrimoniaux qui sont rassemblés ici, on se dit que l'archéologie française en Asie centrale n'aurait pas moins de titre qu'elle n'en a en Grèce, en Italie, en Égypte, en Extrême-Orient, pour s'appuyer sur des structures bien dotées assurant une stabilité de recrutements, de moyens logistiques, de publications. La réalité est qu'elle a échoué à atteindre ce stade dans les années 1980, parce que la crise économique commençait à faire sentir ses effets dans la recherche, et aussi, on peut le dire aujourd'hui, parce que la personnalisation alors trop exacerbée des divergences scientifiques accaparait des énergies qui eussent été mieux employées à la cause commune. L'IFEAC aurait pu, un peu plus tard, avoir vocation à jouer ce rôle, mais il fut créé à un moment où les études orientales et les disciplines « passéistes » (le terme fut alors employé dans des instructions officielles) n'avaient plus la faveur de nos autorités de tutelle, que ce fût au ministère des Affaires étrangères où l'archéologie fut d'emblée exclue du périmètre scientifique de l'IFEAC, ou au CNRS qui supprima en 1992 sa commission orientale, contre le vœu de la grande majorité des chercheurs. L'archéologie ne fit son retour à l'IFEAC que très progressivement, et le présent volume qui consacre ce retour paraît au moment même où l'institut

a dû quitter Tachkent et se reformer ailleurs avec des moyens très réduits. Ces « coups d'accordéon » ont laissé des traces dans la démographie de nos recherches : entre les sexagénaires persévérants et les trentenaires qui peinent à trouver des postes, et n'en ont pas moins mis tout leur coeur à ce volume, la génération intermédiaire est assez dégarnie, au moment même où plusieurs chefs de missions doivent assurer leur succession.

On ne s'étonnera donc pas, pour finir, que j'exprime mon adhésion aux propositions que présente ici Henri-Paul Francfort pour une nouvelle tentative de structuration, appuyée sur l'exemple réussi de l'*Eurasien-Abteilung* de l'Institut Archéologique Allemand et des *Archäologische Mitteilungen aus Iran und Turan*. Il faut évidemment espérer que les moyens supplémentaires, aujourd'hui défailants, pourront se dégager dans un avenir pas trop lointain. L'importance de l'Asie centrale dans l'histoire mondiale, l'accueil que ses chercheurs et ses populations font à nos équipes, en valent bien la peine.

**Frantz GRENET**

Collège de France, chaire « Histoire et cultures  
de l'Asie centrale préislamique »